

JOSEPH KESSEL

**HONG-KONG
ET MACAO**

nrf

GALLIMARD

HONG-KONG

LA BOUE ÉTRANGÈRE

Le *Constellation*, de la compagnie *Air India*, qui avait quitté l'aérodrome de Bangkok cinq heures plus tôt, survolait maintenant les côtes de la mer de Chine et approchait de la baie de Canton. Mais la couche de nuages qui cachait la terre et les flots était si épaisse et si dense que l'ombre de l'avion projetée en minuscule filigrane sur la surface laiteuse suivait notre vol. Et même les dômes, les spirales, les colonnes et les châteaux étranges des cumulus n'arrivaient point à intercepter cette étrange poursuite, car l'ombre ailée semblait épouser leurs linéaments.

Mais un immense trou creva soudain la base des nuages et du fond de l'espace une étendue d'eau étincelante surgit, semée d'îles

sans nombre. Elles n'étaient que des morceaux de rocs ancrés dans la mer, tantôt nues et tantôt boisées; et toutes sauvages et désertes. Toutes — sauf une. Par contre, sur celle-là, il n'y avait pas un pouce qui fût libre. Sous les feux du soleil, on apercevait un hérissément gigantesque de murs et de toits, une masse d'édifices compacte et soudée comme un bloc.

Cette île était Hong-Kong...

Pourquoi, au milieu de tant d'autres, avait-elle cet aspect, ce destin prodigieux ?

Le rideau des nuages, un instant déchiré, se reforma, se referma, déroba l'archipel.

L'avion commença de tourner en rond, comme traqué par son ombre et moi à rêver aux lointaines aventures dont l'enchaînement avait fait le miracle de Hong-Kong.

Un livre qui reposait sur mes genoux en donnait la substance.

Quand, au cours du xviii^e siècle, la Compagnie des Indes Orientales prit possession du Bengale, de nombreux champs de pavots y poussaient, entretenus de génération en génération. Le commerce de l'opium était des plus profitables. La toute-puissante Compagnie en fit développer intensément la culture et, de plus, exigea des cultivateurs qu'ils lui ven-

dissent leur récolte, et à elle seulement. C'était un monopole de fait pour l'achat de la drogue.

La vente fut d'abord orientée vers la population indienne. Mais, bientôt, les membres du Conseil Suprême de la Compagnie furent effrayés des effets de l'opium sur elle. Ces hommes à longue vue comprirent que l'usure prématurée de leur matériel humain leur ferait perdre davantage en fin de compte que ce que pourrait leur rapporter, sur place, le trafic de l'opium. Ils décidèrent de trouver pour la drogue un autre marché et pensèrent à l'immense clientèle de la Chine.

Qu'il y eût là-bas des amateurs, ils le savaient puisque les Portugais de Macao vendaient depuis un siècle à Canton l'opium qu'ils tiraient de leurs possessions de Malwa, situées au nord de Bombay.

Il s'agissait d'abord de s'assurer le monopole absolu de l'opium aux Indes, en prenant Malwa au Portugal. Cela fut aisé. Il fallait ensuite répandre, propager, déployer, intensifier aussi vite et largement que possible l'importation de l'opium dans les provinces côtières de la Chine. Mais là il y avait empêchement majeur, du moins pour un commerce légal. Le Fils du Ciel, maître de l'Empire, avait opposé son auguste interdiction à l'entrée d'une drogue

qu'il jugeait néfaste pour ses sujets et qu'il désignait avec un mépris souverain du nom de *boue étrangère*.

C'était d'ailleurs le titre du livre qui reposait sur mes genoux.

La nécessité s'imposa à la Compagnie des Indes, si elle ne voulait pas renoncer à un revenu énorme, de recourir à la contrebande. Elle n'osa pas la pratiquer pour son propre compte. Elle représentait la Couronne d'Angleterre. En outre, si elle bafouait ouvertement et directement les décrets des Fils du Ciel, le port de Canton, le seul de toute la Chine, où fussent admis les navires étrangers, pouvait être fermé à ses bateaux, qui venaient y chercher le thé, autre source de profits immenses.

Or, l'Angleterre était riche, à l'époque, de marchands entreprenants et hardis, qui disposaient de nombreux bâtiments et d'équipages prêts à tout. Ces négociants, qui avaient déjà noué un vaste commerce avec l'Extrême-Orient, étaient toujours à la recherche de pièces d'argent pour payer leurs achats, car ils exportaient de Chine beaucoup plus qu'ils n'y importaient. La monnaie d'échange que représentait l'opium leur sembla providentielle. Un contrat fut établi entre eux et la Compagnie

des Indes. Ils achèteraient chaque année aux enchères la récolte de drogue dont la grande Compagnie avait le monopole. Ils s'arrangeraient ensuite, par leurs coureurs des mers, leurs capitaines d'aventures, leurs forceurs de surveillance, pour l'écouler en Chine.

En 1793, les enchères de l'opium, tenues à Calcutta, rapportaient 250 000 livres sterling à la Compagnie des Indes Orientales.

En 1809, plus de 500 000.

En 1832, 1 000 000, c'est-à-dire le sixième du revenu total des Indes.

Dans le même temps, le nombre des énormes caisses d'opium, chargées à bord des vaisseaux de contrebande, montait régulièrement de 2 000 à plus de 26 000.

Tels étaient les chiffres donnés par l'auteur de l'ouvrage qui m'inspirait ces réflexions de plein vol.

Elles furent interrompues à ce moment par l'hôtesse d'*Air India*, qui me dit en confidence :

— Il est possible, à cause de la brume, que nous allions atterrir à Manille. Deux longs courriers ont été, ce matin, déroutés de la sorte.

Notre avion continuait sa ronde et mon esprit la sienne.

Pour faire passer des quantités aussi considérables de *boue étrangère* que celles dont disposait la Compagnie des Indes Orientales, l'intrépidité la plus folle, l'adresse la plus consommée et la ruse la plus subtile ne pouvaient suffire. Il y fallait la complicité des autorités chinoises. Elle ne fut pas difficile à obtenir dans un pays où la vénalité des fonctionnaires était une institution. Depuis les commandants des jonques de douane, les chefs de postes, les gouverneurs de villes, et jusqu'aux vice-rois des provinces, la corruption fit son œuvre. Grâce à quoi, la contrebande prit un tour d'extrême simplicité.

Les voiliers chargeaient l'opium à Calcutta et le déchargeaient dans l'île inhabitée de Lintin, au milieu de la baie de Canton.

Là se trouvaient à l'ancre des bateaux qui n'étaient pas destinés à la navigation mais servaient d'entrepôts flottants. De petites embarcations chinoises venaient chercher la marchandise interdite et la distribuaient dans les criques de la côte, près de la Rivière des Perles, la rivière de Canton. L'acheminement par terre ne soulevait pas de problème. En effet, parmi les jonques et les sampans qui transportaient l'opium, beaucoup appartenaient au vice-roi de Canton lui-même.

Bientôt cependant, cette province ne suffit plus pour absorber le flot, toujours croissant, de *boue étrangère* qui arrivait de Calcutta. Il fallut étendre la zone d'opérations. Les plus audacieux et les mieux organisés des contrebandiers remontèrent le long de la côte. Certains allèrent jusqu'à Swatow, à six cents kilomètres de Canton. Et, comme ils n'avaient pas eu le temps, dans ces parages, d'établir leur système de transmission, ils ne procédaient plus par intermédiaire chinois. Ils vendaient eux-mêmes leur cargaison. Les risques s'en trouvaient accrus, mais aussi les bénéfices.

Dans ce nouveau négoce clandestin dénommé « le commerce côtier », un Ecossais, qui s'appelait William Jardine, se distingua rapidement. Il avait commencé de naviguer comme médecin de la marine marchande et il était venu aux Indes en cette qualité. Mais ses dons commerciaux lui firent, au bout d'une quinzaine d'années, abandonner sa profession. Il s'établit alors marchand à Londres, puis retourna aux Indes et, enfin, se fixa dans Canton. Il y montra de telles qualités pour la contrebande de l'opium que la plus grande firme de l'époque en ce négoce tout particulier le prit comme partenaire. Et, lorsque le directeur principal, ayant commis la faute

inqualifiable d'épouser sa concubine asiatique, fut mis à la retraite avec une pension de famine, William Jardine prit en charge toute l'affaire. Quelque temps après, il s'associa avec James Matheson, fils d'un baronnet écossais qui, bien que son cadet de douze ans, était déjà un vétéran de la contrebande en opium.

Cette équipe fit si bien que la firme Jardine et Matheson devint, en quelques années, la première et de loin dans le commerce clandestin. William Jardine, le plus âgé des deux partenaires et que les Chinois surnommaient le Vieux-Rat Tête-de-Fer, parce que, dans une bagarre, il avait reçu un coup terrible sur le crâne, sans que cela ait paru l'affecter, William Jardine menait le jeu.

A Canton, il représentait les marchands étrangers enfermés dans un faubourg fluvial de la ville comme dans une sorte de ghetto, parmi le luxe et le désordre, entourés de serviteurs chinois et de matelots déchaînés, soumis à l'étiquette, aux exactions et au rituel des fonctionnaires du Céleste Empire.

A Londres, où, malgré la lenteur des communications, Jardine se rendait souvent, il prenait une influence toujours croissante dans

les conseils de gouvernement pour ce qui touchait aux affaires de la Chine.

Or, ce prince parmi les marchands jugeait intolérables les conditions faites au commerce par les décrets de l'Empereur de Pékin. Non seulement les négociants étaient parqués aux portes de Canton, — et encore n'avaient-ils le droit d'y résider que quelques mois par an — mais le moindre caprice des autorités chinoises les pouvait priver de serviteurs et de ravitaillement. Et, pour s'adresser à ces autorités, il leur fallait passer d'instance en instance, de mandarins en mandarins, à travers un protocole compliqué comme un ballet de cour. Et ils étaient traités en barbares, en êtres inférieurs, puisque le Fils du Ciel se considérait comme le dépositaire de la sagesse divine et comme le suzerain de l'univers.

William Jardine estimait que cette situation était encore plus absurde que révoltante. Il assurait que, sous une apparence formidable, la Chine n'avait aucun moyen de résister à l'Angleterre. Elle ne pouvait opposer à la meilleure flotte du monde, et la mieux armée, que des jonques pesantes, des canons désuets, des troupes nonchalantes, une administration corrompue jusqu'à la moelle.

Un seul coup de boutoir et tout s'écroulera,

disait en substance, à Londres, le Vieux-Rat Tête-de-Fer.

Jardine plaidait une fois de plus cette cause à Londres, en 1839, lorsque l'aide la plus puissante lui vint du côté chinois et, par une ironie du destin, dans la personne de l'un des très rares dignitaires honnêtes que comptait le pays. Cet homme singulier s'appelait Lin, et avait été chargé par son Empereur de mettre fin à la contrebande de l'opium. Il prit sa mission à cœur. Il exigea des marchands de Canton tout leur stock de drogue.

Vingt mille caisses, dont la moitié appartenaient à la firme Jardine et Matheson, furent détruites en une opération publique et spectaculaire, à laquelle travaillèrent cinq cents coolies. Puis Lin refoula les marchands anglais sur Macao. Il envoya enfin une lettre d'admonestation à la souveraine de l'Angleterre qui était la Reine Victoria, alors âgée de vingt ans.

William Jardine sentit qu'il n'aurait jamais occasion plus belle pour faire triompher son opinion, c'est-à-dire pour déclencher contre la Chine la guerre de l'opium...

J'en étais arrivé à cette étape dans mes souvenirs de lecture lorsque, par le jeu de cache-cache céleste auquel notre avion semblait jouer, la baie et ses îles reparurent de

nouveau. Mais cette fois l'appareil piqua brusquement.

Quelques instants plus tard, il abordait l'un des aérodromes les plus étroits qui se puissent concevoir pour des quadrimoteurs.

La manœuvre me fit oublier complètement et la « Boue étrangère » et le Vieux-Rat Tête-de-Fer.

Je devais toutefois penser de nouveau à lui, le jour même, en attendant de voir l'héritier du sang et de l'entreprise de William Jardine et, lui aussi, prince parmi les marchands.

*
**

La secrétaire qui, par de longs et sombres corridors, m'avait conduit jusqu'à la salle d'attente, portait des vêtements sobres et un sourire avare.

La pièce était vaste, fraîche, silencieuse. Son architecture, ses boiseries, son ameublement répondaient aux plus traditionnelles conventions britanniques. Rien ne rappelait, rien ne pouvait faire soupçonner que l'on se trouvait ici au cœur même de Hong-Kong et que, tout autour, des millions de Chinois peuplaient avenues, rues et ruelles de leur cohue,

de leurs clameurs, que *ferries*, jonques, paquebots, sampans, vedettes et bâtiments de guerre couvraient sans répit la baie de leur sillage, que les enseignes les plus belles du monde se serraient contre les façades comme autant d'étendards mystérieux et que, à chaque détour, la ville, la côte, l'archipel et les flots déployaient des spectacles et des paysages d'une beauté sublime.

Le building où je me trouvais, lourd, solide, carré ainsi qu'une forteresse, servait de siège à la Compagnie Jardine et Matheson. Elle était la firme d'Europe la plus ancienne et la plus puissante dans l'Extrême-Orient anglais. Et si, en débarquant à Hong-Kong, j'avais, avant toute chose, demandé à être reçu par l'homme qui se trouvait aujourd'hui à sa tête, c'est que non seulement il avait — disait-on — dans les conseils de Londres, autant d'influence que le Gouverneur lui-même, mais que, par surcroît, il descendait en ligne directe de ces marchands impériaux qui, par leur audace et leur acharnement au gain, avaient nourri l'extraordinaire fortune de leur pays au XIX^e siècle.

L'immeuble où je me trouvais abritait beaucoup plus qu'une simple entreprise commerciale, quelque importante qu'elle fût. Entre

ses murs, une véritable dynastie du négoce continuait d'exercer son pouvoir.

La dynastie était plus que centenaire, et l'homme qui l'avait fondée avait obtenu de sa patrie, brumeuse île atlantique, qu'elle jetât les fondements d'un ensemble sans pareil — citadelle, port et comptoir prodigieux — dans les mers de Chine. Et cela par une telle suite de péripéties que la simple chronique des événements semblait tirée du roman d'aventures le plus coloré, le plus effréné.

Tandis que dans la salle aux boiseries sombres et aux profonds fauteuils de cuir, j'attendais l'héritier direct de la dynastie Jardine, mon esprit retournait à la rêverie commencée sur l'avion d'*Air India* et à l'enchaînement de circonstances qui, à travers l'opium, les voiliers de contrebande et les rites millénaires du Céleste Empire, avaient désigné pour son impérial destin, et parmi cent autres, l'un des rochers perdus dans la baie de Cuton, que visitaient seulement quelques pêcheurs, quelques pirates et les oiseaux sauvages...

Donc William Jardine, roi incontesté des contrebandiers de l'opium, dont les voiliers portaient la drogue noire des Indes vers la Chine, et voyant ce commerce aux bénéfices immenses menacé par un dignitaire honnête

JOSEPH KESSEL

Hong-Kong et Macao

Fasciné par l'aventure, Kessel en a exploré ce qui, de son temps, en était tous les hauts lieux. En particulier, Hong-Kong et Macao. Il y a rencontré les personnages les plus étranges, entendu les histoires les plus singulières. Par exemple, l'aventure de ce jeune Hongrois qui s'était baptisé O'Brien pour pénétrer clandestinement en Amérique et qui en fut expulsé sur le premier navire en partance. De là, il ne cessa de voyager entre Hong-Kong et Macao, également expulsé des deux colonies, ce qui lui fit accomplir cinq cent quarante voyages consécutifs, sans quitter le bateau qui était son dernier asile.

Hong-Kong et Macao est un reportage étonnant dont les acteurs s'appellent l'opium, le jeu, la police secrète, la misère, à côté de richesses insoupçonnables.

nrf



9 782070 292455



75-VI A 29245 ISBN 2-07-029245-2

Extrait de la publication